

Fransk Stil

ved

Halvaarseksamen i V. Kl. 1874.

F. J. Origny.

Deux paysans allèrent ensemble. L'un d'eux,
Thomas, trouvait en route une bourse, rem-
plie de monnaies d'or. « Quel bonheur pour
nous ! » s'écriait l'autre, Lubin. « Pour nous ? »
répétait Thomas, « tu es, tu ; ce n'est pas
pour nous ; c'est pour toi, tu diras. Chacun
à soi, Dieu à tous ! » En disant ces mots, il mit
la bourse en poche. Lubin continuait sa route
dans un bois, qu'il fallût traverser pour atteindre
de la ville. A peine avaient ils fait cent pas,
qu'ils virent deux voleurs, cachés derrière un grand arbre,
se jeter sur eux et crierent : « L'argent où la
vie ! » Thomas, que l'un des voleurs déjà avait
pris au gosier, s'écriait : « Mon Dieu, nous som-
mes perdus ! » « Vous ? » répétait Lubin, « tu
es, tu ; le nous n'est pas correct, le tu est
possible ! Chacun à soi, Dieu à tous ! » En
disant ces mots, il s'enfuit au travers du bois.

C'était inutile, que Thomas s'écriait : " Au se-
cours, mon ami ! nous sommes deux fois comme eux,
nous défendons nous ! " L'incien était déjà très-éloigné.
Les deux voleurs bientôt privèrent le Thomas du
bâton ; ils le visèrent, et il fallut, qu'il eût don-
né la touce pour sauver la vie.

Th. Goussier

Frausk Lill

V Klasse.

To Bønder gik sammen. Den ene af dem,
Thomas, fandt undervejs en Pengepung fuldt
med Guldslykkel. „O vilken god Lykke for os!“
udbrød den anden, Lubin. „For os? gjentog Thomas,
„du tager fejl du, det er ikke for os, det er for dig
du skal sige. Enhver er sig selv nærmest (Enhver
for sig, Gud for os alle)“. I det han udtalte disse
Ord, stak han Tungen i Lommen. Lubin
fortsatte sin Vej i dybeste Tavshed. Efter et
Kvarters Forløb kom de ind i en tæt Skov, som
de maatte gaa igjennem for at naa ind til
Byen. Næppe havde de gaaet (gjort) hundrede
Skridt, førend to Tyve, som var skjulte bag et
stort Træ, kastede sig over dem og raabte: „Tøjne
eller Livet!“ Thomas, hvem en af Tyvene allerede
havde grebet i Struben, udbrød: „Min Gud, vi er
fortable!“ „Oo!“ gjentog Lubin, „du tager fejl du,
os er ikke rigtig, dig, det er muligt! Enhver
er sig selv nærmest!“ Med disse Ord løb han
skyndsomt bort igjennem Skoven. Det var for-
gjævet at Thomas raabte: „til Hjælp, min
Ven! Vi er to ligesom de, lad os forsvare os!“
Lubin var allerede meget langt borte i de to
Tyve fik snart taget Stokken fra Thomas, de
undersøgte ham, og han maatte give dem
Pengepungen for at frelse Livet.

Fransk Stil

ved

5te Klasse's Halvaarsexamen 1874.

af

A. Christ.

Deux paysans allaient ensemble. L'un, Thomas, trouva en chemin une bourse pleine de pièces d'or. Quelle bonne fortune pour nous! s'écriait l'autre, Lubin. Pour nous? répétait Thomas, tu le trompes, toi, ce n'est pas pour nous, c'est pour toi, toi diras. Chacun pour soi, Dieu pour tous!. En disant ces mots, il mit la bourse en poche. Lubin continua sa route en plus profond silence. Au bout d'un quart, ils entrèrent dans une épaisse forêt, qu'il fallut passer pour gagner la ville. À peine ils avaient fait cent pas, que deux voleurs, qui furent cachés derrière un grand arbre, se jetèrent sur eux et crièrent: L'argent ou la vie! Thomas, qu'un des voleurs déjà avait pris en gerge s'écria: Mon Dieu! nous sommes perdus! Tous! reprit Lubin, tu le trompes, toi, nous ce n'est pas vrai, toi, c'est possible. Chacun pour soi, Dieu pour tous! Avec ces mots, il courut vilement à travers la forêt. Il fut inutile que Thomas s'écria: Au secours! mon ami, nous sommes deux, tout comme ils, laissez nous nous défendre! Lubin fut déjà très-éloigné. Les deux voleurs pressaient bientôt le balon de Thomas, ils le visitèrent, et

il leur doit donner la bourse pour sa
vie à vis. e 7

Fransk Stil

ved

Halvårsexamen 1874

af

Vilhelm Balslev.

5te Klasse.

Deux paysans allaient ensemble.
L'un d'eux, Thomas trouva en che-
min une bourse remplie de monnaies
d'or. " Quel bonheur pour nous " s'écria
l'autre Lubin. " Pour nous " répéta Thomas.
" Tu te trompes, toi, ce n'est pas pour nous ;
c'est, pour toi, que tu dois dire, 'Chacun
pour soi, Dieu pour tous' ". En prononçant
ces mots il mit la bourse dans sa poche.
Lubin continua sa route en la plus pro-
fond silence. Après le laps d'un quart
ils venaient dans une épaisse forêt, qu'ils
devaient traverser pour atteindre la ville.
À peine ils avaient fait cent pas, avant
que deux voleurs, qui étaient cachés
derrière un grand arbre, se jetaient
sur eux et s'écriaient : les argents ou
la vie. Thomas, que déjà un des voleurs
avait pris dans la gorge, s'écria : Mon
Dieu nous sommes perdus. " Nous " répéta
Lubin, " tu te trompes, toi ; Et toi, c'est
possible. Chacun pour soi, Dieu pour
tous. " En disant ces mots, il s'évadait

à la hâte au travers de la forêt.

C'était en vain, que Thomas s'écria :

« À secours mon ami, nous sommes
deux de même qu'eux, défendons nous !
Lubin était déjà très éloigné. Les
deux voleurs privaient bientôt Thomas
de son bâton. Ils le visitaient, et il
devait les donner la bourse pour sau-
ver la vie.

Fransk Stil.

ved

Halvaarsexamen i December. 1877.

V. C. Kjær.

Deux paysans marchaient en, ce n'est pas correct, toi, c'est toi, semble. L'un, Thomas, trouva sible. Chacun pour soi - Dieu pour en chemin une bourse remplie bous. " De ces mots il ~~traversa~~ ^{traversa} vi, de pièces d'or. " Quel bon succès te le bois. C'était vain, que Thom pour nous, " s'écria l'autre, Lubin. mas criait: Au secours, mon ami; " Pour nous, " repris Thomas, " tu nous sommes deux comme ceux, te trompes, ce n'est pas ~~ce~~ pour nous. Défendons nous. " Lubin s'était dit, c'est pour toi, que tu dois dire. ~~En~~ ja' très éloigné. Le deux voleurs Chacun pour soi - Dieu pour tous. ~~si~~ auraient vite pris le bâton de En promouvant ces mots, il mit Thomas. Ils l'examinèrent ^{et il} s'était la bourse dans la poche. Lubin contraint de donner ^{la bourse} l'argent à continuait sa route en plus prom leur pour sauver la vie. - - fonde silence. Au bout d'un quat ils entrèrent dans un dense bois, qu'il fallut traverser pour at, teindre à la ville. A peine avai, ent ils fait cent pas, que deux voleurs qui s'étaient cachés derrière un grand arbre, se jetèrent sur eux et crièrent: " l'argent ou la vie! " Thomas, qu'un des voleurs avait pris en goues, s'écria: " Mon Dieu, nous sommes perdus. " " Nous, " reprit Lubin, tu te trompes, nous,

Fransk Stil

ved

Halvaarsexamenen 1874

af

Jørgen Bartholin

Deux paysans allaient ensemble. L'un d'eux, Thomas, trouva en chemin une bourse remplie de pièces d'or. "Quelle bonne fortune à nous!" s'écria l'autre, Lubin. "À nous?" répéta Thomas, "vous vous trompez vous, ce n'est pas à nous, c'est à vous, vous direz."

Chacun à soi, dieu à tous." En disant ces mots, il mit la bourse dans la poche. Lubin poursuivit son chemin dans le silence plus profond. Après la fin d'un quartier ils entraient dans une forêt épaisse, qu'il fallut de pénétrer pour venir à la ville. Ils avaient à peine fait cents pas, avant que deux voleurs, qui étaient cachés derrière un grand arbre, s'élançassent sur eux et criaient, "l'argent ou la vie!" Thomas, que l'un des voleurs déjà avait pris par la gorge, s'écria: "Non dieu, nous sommes perdus!" "Nous?" répéta Lubin, "vous vous trompez vous, vous, ce n'est pas juste, vous, c'est possible!"

Chacun à soi, dieu à tous." En disant ces mots il courut à la hâte par la forêt. Il était en vain que Thomas cria: "À l'aide, mon ami! nous sommes deux comme les, laissons nous nous défendre. Lubin était déjà très éloigné. Les deux

voleurs prirent bientôt le bâton de Thomas,
ils l'examinaient et il fallut q'il les donna
sa la bourse pour sauver la vie. —

J. Bartholin

Fransk Stil

ved

6^{te} = Klasesse Halvaarsexamen

i

December 1874.

K. H. Melius.

Très-étonné de ce que j'avais vu je revins le jour prochain à la même heure, et du même temps l'alcyon vint aussi sur le sable, et la couleuvre sortit de son asile. C'étaient des fées, ça était sans doute, peut-être des fées transformées, à qui je pouvais rendre un service. Mais que faire ? Que de paraître, c'était leur déplaire et m'exposer beaucoup; il était mieux d'attendre une occasion favorable, que la fortune voulait bien amener. Pendant un mois je me tins en embuscade et étais chaque matin témoin du même spectacle, quand un jour je m'aperçus d'un grand chat noir, qui venait le premier au rendez-vous et qui se cachait derrière la roche, à peu près sous ma main. Un chat noir ne pouvait être qu'un sorcier, après ce qu'on m'avait enseigné dans ma jeunesse; je me promis de le surveiller; et très-justement, à peine l'alcyon et la couleuvre se furent embrassés, que le chat se contracta, s'enfla et s'élança sur ses innocentes. Alors je me précipitai sur le voleur, qui tenait déjà ses victimes dans ses pattes assassines; je le saisis et sans pitié

je découpaide mon couteau la tête, les pattes
et la queue du monstre, en attendant de con-
fiance le succès de mon sacrifice.